

## AIDE-MÉMOIRE INFALLIBLE

Huit heures du matin, Monsieur s'apprête à se rendre à ses affaires.

Madame.—Jean, j'ai quelque chose à t'apprendre. J'ai préféré l'écrire que de te le dire ; je l'ai consigné dans cette lettre. Promet-moi de ne l'ouvrir qu'une fois arrivé à ton bureau.

Il promet, mais aiguillonné par l'impatience, il prend une voiture pour arriver plus vite, entre comme une bombe dans son bureau, brise le cachet de la missive en tremblant, et lit terrifié :

“Je me vois obligée de t'apprendre un fait, qui, je le sens, te donnera du tracas ; mais mon devoir me commande de le faire. Je suis résolue de tout te dire quoiqu'il advienne. Depuis une semaine, je savais qu'il me faudrait en arriver là ; j'en ai, tant que j'ai pu, gardé le secret, mais je ne puis me taire plus longtemps. Le moment critique est arrivé. Ne me condamne pas trop vite ; tu as ta part de responsabilité dans ce qui nous arrive ; le coup peut être cruel, mais il n'y a pas dans ce monde de mal irréparable, et j'espère que tu ne te laisseras pas abattre.”

La première page finissait là : le malheureux mari, pâle, atterré, n'osait tourner le feuillet. En fin prenant son courage à deux mains, il continuait :

“La provision de pommes de terre est épuisée ; fais m'en envoyer un sac ou deux cette après-midi. J'ai pensé qu'en employant cette méthode tu n'oublieras pas ma commission, comme tu l'as fait quand je t'ai prié de m'apporter la jolie petite bague que nous avions vue l'autre jour.”

Il envoje les pommes de terre et la bague avec.

## UNE CAUSE BIEN PRÉPARÉE

La scène se passe à la station de police No. 0. Mme Billy Barney. — Connaissez-vous mon mari ?

Sergent.—Non.

Mme Billy Barney.—Il s'appelle Billy Barney, de son nom.

Sergent.—Connais pas.

Mme Billy Barney.—Il demeure derrière le marché au foin.

Sergent.—M'est égal. Est-il perdu, égaré ou mort ?

Mme Billy Barney.—Sais pas ; mais il va être ici dans dix minutes pour raconter un tas de menteries.

Sergent.—Qu'est-ce qu'il y a ?

Mme Billy Barney.—En causant avec lui je lui ai gratigné le nez et passé la main dans les cheveux. Il va venir vous raconter qu'il a le nez cassé. Pas vrai ; tatez-le lui. Faut pas vous en laisser imposer.

Sergent.—Non madame.

Mme Billy Barney.—Il vous dira aussi que je lui ai tiré des cheveux de quoi bourrer un fauteuil de juge. Pas vrai, ne le croyez pas. Voilà ce que je lui ai tiré ; il n'y a pas de quoi s'en faire une tournure. Les faits sont les faits, même pour la police.

Sergent.—Oui, madame.

Mme Billy Barney.—Je vais vous les laisser ses soies, je ne peux rien en faire. Non ! dites-là, vous-même, y-t-il de quoi faire une affaire pour si peu de filasse ?

Sergent.—Non madame.

Mme Billy Barney.—C'est vous qui le dites, vous serez mon témoin. Quand il viendra vous conter ses menteries ; montrez-lui les faits.

Sergent.—Oui, madame.

Mme Billy Barney.—Si vous saviez, sergent,

comme il est menteur ! Pour m'épouser, il m'a dit qu'il était millionnaire, et que c'était pour sa santé qu'il cassait de la pierre. Gardez bien ses cheveux. Le nez gratigné, il l'apportera avec lui ; tatez-le, mon sergent, ne vous en laissez pas conter. Quand il vous aura dit toutes ses menteries, écrasez-le avec les faits ; on l'écrase facilement Billy ; et une fois écrasé, il en a pour six semaines.

Sergent.—Oui, madame.

## CONTENT DE LUI-MÊME

Smith.—Bonjour, Shaver, je ne vous demande pas comment vous allez ce matin, vous avez une figure rayonnante.

Shaver.—Je suis heureux, en effet ; j'ai ce matin, commis trois bonnes actions.

Smith.—Contez-moi cela.

Shaver.—Il y a quelques instants, j'ai rencontré devant la porte une pauvre femme qui tenait un enfant dans ses bras. Elle avait l'air si triste que je l'interrogeai. Elle me raconta qu'elle venait de chez le médecin, pour son enfant, et qu'elle était menacée de voir mourir le pauvre petit, faute d'avoir les \$2.00 nécessaires à l'achat des remèdes. J'étais tellement ému que je les lui donnai, c'est-à-dire que n'ayant pas de monnaie, je lui donnai un billet de \$10 qu'elle alla changer, et dont elle me rapporta la monnaie.

Smith.—Ne craignez-vous pas de vous être laissé attraper ?

Shaver.—Peu importe ; trois bonnes actions pour \$2.00, ce n'est vraiment pas assez cher, pour qu'on y regarde de si près.

Smith.—Qu'est-ce que vous voulez dire, avec vos trois bonnes actions ? je n'en vois qu'une.

Shaver.—Comment une ? D'abord, j'ai commis un acte de pure charité ; puis j'ai fait le nécessaire pour rendre la santé à un petit malheureux ; enfin j'ai obtenu huit bonnes piastres pour un faux billet de dix. Titus même serait content. Au revoir !

## UN “SCIENTIST” DE L'AVENIR

La composition suivante, travail élaboré d'un jeune écolier, nous est adressée par un professeur bien connu.

## Respiration.

La respiration est faite avec de l'air. Nous respirons avec les poumons, le foie et les rognons. C'est la respiration qui nous empêche de mourir. En dormant, elle fait passer la vie par le nez quand nous sommes couchés. Les enfants qui restent toute la journée dans une chambre ne doivent pas respirer ; ils doivent attendre jusqu'à ce qu'ils soient en plein air. Les enfants qui respirent dans une chambre font du carbonique ; le carbonique est plus venimeux qu'un chien enragé. Des soldats s'étaient réfugiés dans une cave, aux Indes, et du carbonique étant entré dans la cave, les a tous tués avant le matin. Les filles tuent leur respiration avec le corset, qui leur serre le diaphragme. Les filles ne peuvent courir, ni crier aussi fort que les garçons, parce que leur diaphragme est trop serré. Si j'étais une fille, je voudrais être un garçon pour mieux courir et crier et avoir un grand et gros diaphragme.

## CIEL OU TERRE

—Je suis enchanté de vous voir de nouveau en bonne santé.

—En effet, j'ai été bien bas ; mais je m'en suis tiré avec l'aide du docteur Granulato.

—Dites plutôt avec l'aide de la Providence, car c'est à Elle que vous devez votre guérison.

—Vous croyez ! Pour le savoir au juste, j'attendrai voir qui m'enverra la note.

## L'AMIRAL NELSON

Les lecteurs du SAMEDI se rappellent sans doute l'équipée du célèbre marin lorsqu'il menaça de s'écrouter, il y a quelque temps sur la Place Jacques-Cartier. Un poète canadien en a fait le récit suivant :

(Pour le SAMEDI)

Depuis longtemps en pénitence,  
Nelson du plus haut de sa tour  
Se répétait dans le silence,  
En souriant avec humour :  
“Je veux à ces fils de la France  
“Qui m'environnent nuit et jour  
“Jouer un fameux tour.

“Ils pensent qu'ici ma seule œuvre  
“C'est d'enseigner la peur de l'eau.  
“Mais je veux, nom d'une couleuvre !  
“Jeter un œil sur mon vaisseau.  
“C'est quand ils verront ma manœuvre  
“Qu'ils vont allonger le museau !  
“Le bon petit tableau !”

Et Nelson l'amiral, le brave  
Paraissait savourer ces mots ;  
Car il gardait un air très grave  
Qui vous faisait froid dans le dos.  
Longtemps sous sa figure have  
Et dans son rigide repos  
Rumina le héros.

Joignant le geste à la parole,  
Nelson voulut se retourner.  
Mais aussitôt de la console  
Tout se mit à déboulonner.  
C'est que, voilà ! si l'on décolle  
Du granit rien que pour flaner,  
Il va se promener.

EDOUARD MIRAT,  
Cordonnier.

## LES MODES IMPOSÉES PAR LE Nihilisme

Le Czar de Russie, (faisant sa toilette du matin).—Où est donc ma chemise ?

Le valet de pied.—Je l'ai portée chez le forgeron pour lui faire remettre un rivet.

## TROP DE REALISME

Artiste.—Je suis content de mon œuvre ; le portrait de votre femme est très-réussi, regardez moi-ça ; ça vit, ça parle.

Le mari.—Parle ! parle ! bonté divine, est-ce que vous ne pourriez pas le transformer en nature morte.

## COMPLETS

Brigitte.—Qu'est-ce que vous avez à pleurer comme ça ? Ça doit ennuyer vos maîtres de vous voir toujours les yeux rouges comme des tomates.

Anne.—Hi ! hi ! j'étais engagée hi ! hi ! avec un homme de police, du poste A, et il me refuse, maintenant ! hi ! hi !

Brigitte.—En voilà une affaire ! Un homme de police en vaut un autre ; engage-toi avec un autre bouton jaune du poste A.

Anne.—Je ne peux pas ; c'est bien ça qui me chagrime. J'ai déjà été engagée à tous les autres hommes du poste. C'était le dernier.

## SOLUTION DU DERNIER REBUS

Ici bas chacun loue Dieu : Poiseau dans l'air et le poisson dans l'eau.

MM. Alp. Guenette, de Lévis ; E. I. Chartier, de Montréal, et Arthur G. Lapointe, de St Sauveur de Québec, ont envoyé la solution exacte de ce rebus.